

Patrick Tillard à Enrique Vila-Matas

Patrick Tillard

Number 133, April 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66272ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Tillard, P. (2012). Patrick Tillard à Enrique Vila-Matas. *Moebius*, (133), 121–134.

Avertissement

Cette lettre, trouvée avec de nombreux écrits inédits dans une malle de voyage lors de l'internement – à la demande de la famille – d'Enrique Vila-Matas, a longtemps été considérée comme un faux par la recherche universitaire. On y retrouve pourtant le style et l'inspiration de l'écrivain catalan, les formulations incroyablement tangibles de son flux mental irrépessible mais aussi la luminosité infinie de son art du négatif. Du cerveau brûlé de l'habile pilote morcelé entre littérature et vie, surgit dans son sillage l'expression géniale, le chaos traumatisant et le rythme malaisé de l'imposture en littérature, thème exceptionnellement fondateur de toute son œuvre. Aux yeux de Vila-Matas l'imposture constituait la souffrance suprême et la force persistante de tout écrivain, le confortable théâtre où il se trouve et se construit ému par une foule de problèmes, son image publique et l'angoisse de vivre. Pour l'édification de la littérature, cette obsession s'est exprimée avec un talent presque surnaturel lors d'une confrontation impitoyable avec Jean Echenoz consacré en *Clown blanc*. Cette rencontre fut mise en scène à la Maison des écrivains étrangers et des traducteurs à Saint-Nazaire (France) en 2008. Un ring, quelques cordes pour les isoler, une lumière blafarde, l'énergie froide de chacun, l'énonciation mécanique de quelques détails biographiques de circonstance, on ne sut s'il s'agissait de bonheur ou de libération mais les deux adversaires, solitaires et sceptiques, récitaient leurs textes comme s'ils éteignaient une bougie. Vila-Matas, au sommet de son succès, armé de son invincible réserve, affichait le visage grimé et prétendument explicatif de l'Auguste, sa bosse bariolée de noir, rouge et blanc, affublé d'un nez vermillon, de gigantesques lunettes noires et de chaussures jaune poussin démesurées, se demandait s'il boirait son cinquième bloody Mary; il fut fidèle à ses écrits qu'il pasticha allégrement comme s'il lui était impossible de distinguer vie et littérature dans le bourdonnement général. Echenoz eut, je crois, la révélation de cette absence de frontières. Il se libéra avec peine du fauteuil à bascule gracieusement mis à sa disposition dans un angle du ring, sa voix lui parut lasse et

éteinte : « Enrique, tu peux continuer mon récit », souffla-t-il, avant de l'abandonner, immobile et raide comme une statue, objet de divertissement ou ornement mécanique oscillant ironiquement sur sa base.

Entre la virulence de l'admonestation et le goutte à goutte de la confession, la lettre que nous reproduisons ici a été rédigée de telle façon que nous adhérons volontiers à la triste figure littéraire qu'elle dessine : un écrivain aux prises avec le sentiment troublant de ne pas être encore né, consigne la sentence à laquelle il se soumet, sans doute en vain, réduit de par son art à la nécessité d'une réinvention personnelle. Simple séquence parmi les autres écrits de la malle, la lettre semble révéler les tréfonds du destin littéraire de Vila-Matas. Certains trouveront exagérément romantique, voire affectée, cette lueur soudaine qui n'éveille peut-être que les contours d'une pièce demeurée depuis trop longtemps vide. Mais la révélation du secret de Vila-Matas n'aura pas été inutile ; le scripteur nous propose des pistes innombrables et stimulantes éloignées de tout ordre de valeur de la littérature alors qu'il est subjugué par elle du soir au matin. Ainsi, aucun horizon ne se ferme lorsqu'il évoque le parcours littéraire de cet écrivain dénommé Vila-Matas, écrivain construit pour cette occasion si peu narrative ; en effet, quelque chose qui ne s'écrit pas s'y diffuse et échappe au domaine copieusement balisé de la littérature pour s'ajouter à la vie tout entière. Dans le crépuscule littéraire que la lettre postule, se décline la gloire ternie d'un écrivain aux aguets de sa propre obscurité. La cruauté de son questionnement voltige partout autour des vertus attribuées à l'écrivain et à la littérature. Cet écrit tendu vers l'ailleurs témoigne des interrogations fondamentales qui ont conduit Vila-Matas au bord de la folie lorsqu'il a pris conscience, tardivement il est vrai, de la nécessité de ne plus se cantonner aux formulations littéraires mais de s'enfouir dans le matériau à haut risque de la vie. Avec cette prise de conscience du besoin d'une implacable résistance à la littérature, le cynisme du « show littéraire » de ce temps est ouvertement condamné. Réduite à une calligraphie sans risque la littérature est considérée comme perdue car l'écrivain a muté en un pitre dénué de sens. L'inanité de l'écriture et la très intime responsabilisation des écrivains devant la condition actuelle de la littérature paraissent enfin ce qu'elles sont. Nous devinons alors l'urgence et la proximité du refus de Vila-Matas, prêt à abandonner ses procédés littéraires et ses masques. Sa décision – irrévocable – se concrétisera par la célèbre retraite aphasique dans une cabane construite de ses mains au cœur

du jardin botanique du parc de Montjuich sur les hauteurs de Barcelone, avant son transfert précipité au Centre Forum Hospital Del Mar, rue LLul. La meilleure critique universitaire au monde, celle du Québec, fut subitement réduite à traquer des rumeurs. On scruta la célèbre formule de Peirce « la bosse est un signe » mais la figure de cette bosse vilamatiennne était déjà au-delà de toute sémiotique; on disséqua le rituel de la lecture horoscopale matinale chez Vila-Matas, son rapport inexistant avec les femmes, ses origines lapones, puis l'immense ferveur dont il jouit chez les Yolngu de la terre d'Arnhem (Territoire du Nord, Australie). Toutes ces pistes ensevelies, de trop jeunes chercheurs soupçonnèrent Jean Échenoz de harcèlement textuel sans aucun argument crédible. Dans un moment désespéré la théorie des genres, intarissable, fut convoquée comme un aimant mystérieux fortement désiré. Rien n'y fit. La déchéance de Vila-Matas resta incomprise, même au Québec, et lui-même, plongé dans la puissance soudaine de son refus, demeurait muet comme une tombe. Cette crise est aujourd'hui derrière nous. Le destinataire de cette correspondance a depuis été identifié grâce au professeur Hire de l'université Enfield & Uttersson de Dublin (Irlande) qui depuis cette révélation cherche à son tour des raisons de vivre dans une cabane, aux murs tapissés d'ouvrages en papier sans chlore, dressée au milieu du campus. L'écriture, qui avait si longtemps soutenu Vila-Matas alors si littérairement désenchanté, lui a simplement servi à analyser la mécanique de la domination littéraire et à desservir des lourds nuages exhibitionnistes qui obscurcissaient son œuvre, l'étrange et paradoxale morale de l'écrivain naufragé et du critique déçu. La littérature s'emparait de lui avec avidité, et comme un homme vieillissant cède son besoin d'espérer au plus jeune, il se proclamait, avec l'étrange force du ressentiment, dissident de celle-ci pour la renouveler, écrivait-il. Hélas, les abymes de son esprit en fuite, son corps délité, l'équivalent littéraire du rien généré par ses romans et sa fiction critique, son écriture progressivement vidée de sens, puis la sensation qu'il « se précipitait – sans avancer – vers le vide » comme son maître Kafka, exigeaient l'effacement rigoureux du fabulateur zélé. Il apparaît, et le lecteur jugera sans doute comme nous, que cette lettre fut écrite par Vila-Matas lui-même. Le procédé épistolaire installant une distance salvatrice entre l'écrivain en déshérence et son drame secret enfoui derrière un style parfois exagérément frétilant aspiré par l'existant. Ramené en quelque sorte à destination, l'écrivain n'a pas échappé à ses propres conclusions : plus d'ironie ni d'humour comme compensations, les masques

étaient devenus insuffisants pour dissimuler les directions d'une littérature aliénée et aliénante; l'écrivain devait s'extirper des ruines noirâtres de l'industrie culturelle et matérialiser pour cela silence, refus, absence; chercher et trouver en lui le pouvoir de dire non et, ce faisant, raviver l'instinct subversif. La lettre détaille une intensité tout à fait étrangère à ses fictions critiques, une unité se bâtit sans aucune nostalgie, l'écriture y devient son propre remède. Avec véhémence, elle annonce le retrait conséquent de l'écrivain du désert actuel de la littérature; la vérité qui prend place est discrète, elle atténue le bruit du coup porté à la littérature, seul compte ce qui brouille le jeu. Cette calme lumière projetée, qui condamne l'écriture au brouillon infâme de la vie multiple, nous apparaît inévitable et sa clarté incontestable minutieusement généreuse. Elle prédit – enfin – le refus étincelant, le matériau fluide de l'exil de Vila-Matas, vieillard bossu et couvert de rides.

Cette lettre est publiée dans son intégralité pour la première fois.

*

Enrique, il est temps de faire le point. Pourquoi es-tu devenu si semblable à un personnage de tes romans? Tu n'as jamais eu de chance avec les femmes. Tu es bossu et tu dois te résigner péniblement à cette souffrance, tes plus proches parents sont morts. Tu es un pauvre écrivain solitaire qui travaille dans un bureau épouvantable. Caché derrière tes lunettes noires, tes yeux myopes observent ton impossibilité dans l'écran de l'ordinateur. Et aujourd'hui plus que jamais, alors que je débute cette lettre qui sera en même temps destinée à commenter ton imposture et tes renoncements. Tu as trop longtemps interrogé l'exubérance de la littérature, son histoire contournée, ses mythes, ses écrivains, shandys ou non, les créations qui n'ont rien d'orthodoxe. Ton rêve de pouvoir te faire passer pour un critique de la taille de Samuel Johnson, d'Edmund Wilson ou de Cyril Connolly n'était pas assez astucieux; tu as tenté de te frayer un chemin parmi eux mais quelque chose a toujours bloqué la sortie; pour mieux exister dans la littérature, tu as fondé l'Ordre de la difficulté (connu aussi sous le nom d'Ordre de Gaddis & Barthelme, allié fraternel de l'Ordre du Finnegans auquel tu appartiens

aussi) comme si tu voulais l'étrange rêve d'un foyer commun. Noyé dans les volutes musicales de *Bela Lugosi's Dead* – il s'agit de ta version préférée, celle de Nouvelle vague – tu t'es hissé sur le socle épouvantable d'un cabinet de travail balayé par des tempêtes difficiles à égaler, avec le fardeau interminable de traquer la vérité gravement menacée d'une littérature toujours en piste vers une destination inconnue. Derrière tes grandes responsabilités, le grand malade de littérature persiste, peut-être les spasmes d'une indigestion inexorable, ou les symptômes d'une asphyxie trop littéraire? C'est inquiétant mais ta maladie remonte loin, ton intérêt maniaque guette depuis ton enfance. Tu voulais faire la bringue avec le Nemo de Jules Verne ou El Capitán Trueno de Victor Mora. Dorénavant, d'autres ombres gigantesques t'embrigadent, Lawrence Sterne, Valéry Larbaud, Tristan Tzara, Franz Kafka, Bernardo Axtaga, Witold Gombrowicz, Carlo Emilio Gadda, Samuel Beckett, l'ombrageux et solitaire Robert Walser et Robert Musil dont tu affirmes parfois être le fils biologique. Tous constituèrent le jeu de miroirs nécessaire à tes ouvrages. Le lecteur crédule était sommé d'entendre derrière ton déguisement d'écrivain incrédule les voix d'une relation et d'une amitié tenaces, saisir ou rechercher inconsciemment une parenté commune entre les anecdotes rapportées de ces grands noms illustres et le nom figurant sur la couverture de tes ouvrages. Dans ce cercle de références, ton égoïsme a longtemps fait des acrobaties pour qu'elles te servent de point d'appui, un magnifique arrière-plan littéraire qui désamorcerait ton imposture afin que nul ne regarde de plus près le mécanisme et croit seulement en toi. Tu as longtemps imaginé cette photographie: avec ta bosse et ton visage lunaire tu figures au premier rang, à gauche Robert Walser le visage fermé, à ta droite Fernando Pessoa ne semble pas à sa place, parmi les écrivains rassemblés Kafka mélancolique est au second rang le visage perdu, W.G. Sebald en maître d'école regarde l'objectif avec le calme qui prélude aux situations graves. Dans tes romans, dans tes fictions critiques, tu tentais de réconcilier notre temps et la littérature, d'explorer la signification de sa mort annoncée, d'identifier le non-littéraire, sa part invisible et avoue-le,

d'harmoniser la tienne en particulier avec les règles de leurs succès, tout en évitant les terribles conséquences de leurs ombres portées. Ne voulais-tu pas te montrer digne d'eux, ne plus écrire de couplets artistiques dans l'indifférence du monde, ne pas laisser de traces, disparaître de la littérature alors que tu papillonnais, annulé, engouffré en totalité dans la littérature industrielle? À cause de ta trahison à l'égard de cette fraternité littéraire, tu ne seras jamais rien, Enrique, – tu es en train de le comprendre –, car tu as choisi de te faire grand dans cette image vedette qu'est maintenant la littérature, une image remplie de faux désespoir, de faux optimisme, de pensées soumises, de résignation, de petits et grands nombrils exhibés comme bruits de fond. Walser avait *choisi* de se faire petit, de se tenir à l'écart, c'est pourquoi il est demeuré si intensément vrai, si précisément humain. Pleure maintenant Enrique, crie, prends ta tête à deux mains, espère, désespère, reprends la tâche, écoute ta propre voix, cherche où te cacher. Ton territoire est en ruine, la chaise percée de ton esprit ne circule plus, rien ne vient, c'est un signal, un avertissement clair. Tu seras toujours un triste copiste, un aveugle devant le mensonge; tu es condamné à tourner en rond dans la contrée toujours plus vaste de ton imposture à cause de ton brigandage continu, de ton regard de vampire sur le monde, des décombres de tes espoirs. Ton maraudage persistant d'écrivains qui ont vécu dans une zone fertile en dangers à cause de leur écriture sonne faux, comme si tu avais entrepris cette *fuite sans fin* dont parle Roth mais sans sa lucidité et sa force prophétique; le séisme a cogné trop fort pour toi, tu ramasses seulement quelques éclats de pierre grises là où Roth aurait cueilli des étoiles dans un ciel insondable. Enrique, à quel moment commence ton ambition unique, distincte, pour obtenir cette reconnaissance que tu dis n'avoir jamais souhaitée? Enrique, qu'as-tu fait de ton écriture sinon un crépuscule qui interdit l'horizon? Le pire, avoue-le, oui, crache le morceau, c'est quand il n'y pas d'échec mais une œuvre plus ou moins réussie, applaudie et dont, cependant, on ne tire même pas une satisfaction intime. Impossible réconciliation où tu t'emprisonnes sans sérénité possible! Enrique, rappelle-toi Walser: «Le fait qu'un écrivain

devienne quelqu'un ne fait que le rabaisser à l'état de lèche-bottes.» Derrière tes lunettes noires, tu découvres l'ambiguïté d'une éthique de pacotille. Consacré comme une rumeur de télévision plus vraie que la réalité, l'écrivain contemporain donne l'impression de vouloir s'absenter, mystifié mais non impuissant. Armé d'un humour intact, le bougre ne serait pas dupe alors qu'il s'agit seulement du procédé qui fait image, générateur de portraits estampillés authentiques qu'il faut admirer avec sincérité comme s'il fallait entrer en contact avec cette caricature d'homme. Mais toi, Enrique, tu n'as jamais fui pour te défaire de cet abîme. Existe-t-il un lien entre toi et ce Walser que tu dis vénérer alors que ton *Pasavento* dévide le morne sépulcre d'une variation esthétique de plus dans une liste déjà longue? Tu as beau rassembler les écrivains négatifs qui te fascinent, les commenter, les réunir à la manière d'un chef de service convoquant ses employés, tu persistes à étaler, grâce à l'utilisation de leurs œuvres et de leurs mémoires, l'imposture littéraire que tu dénonces. Tu justifies l'écrivain qui cherche l'ivresse et l'esprit de maîtres sauvages aux pulsations vitales, mais la sensation complète est absente, et tu le sais car tu es sans douleur et tes capacités caméléonesques sont aussi bruyantes que désenchantées. Tu as écrit «qu'en dehors d'écrire, il n'y a pas grand-chose d'autre à faire dans la vie?» Enrique, n'existe-t-il aucun autre constat, seulement la survie désabusée et un œil sec sur le monde? Ce détachement cynique est peut-être, Enrique, l'expression d'une reddition plus complète où ta biographie personnelle est défaite, où ta littérature et tes subtiles tactiques d'accommodement littéraires échouent en un parcours inutile; tu le ressens maintenant que tu souffres, que tu as atteint la limite de l'acceptable. Alors que tu broutes ce gazon, d'autres tentent de faire le ménage. Tu peux toujours en citer quelques-uns dans tes ouvrages, histoire d'inspecter la maison sans toucher à ses fondations. On y trouve, il est vrai, des amis proches, Pessoa, Salinger, Vaché, Melville, Joubert, Camus, Schwob, Pynchon, Bolaño. Mais, si tu veux bien Enrique, reprenons soigneusement le fil pour revenir à l'essentiel, afin d'éviter cet art de l'égarement qui t'inspire. Pour un écrivain, qu'est ce que l'essentiel, as-tu parfois demandé?

Cette notion vague dissimulerait un secret, des vertus? Se pourrait-il que l'essentiel soit une place vide sans la conscience du champ de bataille, Enrique, un champ limoneux sans contradictions, sans inquiétudes, sans interrogations, sans vie? Le terrain du vécu est complexe, tu ne l'ignores pas, on le fuit, on le conquiert avec toutes sortes de subterfuges, de quiproquos, de stratégies. Où est le lieu du conflit? La littérature? La poésie? Autre chose? La conscience de l'émiettement? L'expérience? Peut-être dois-tu simplement observer de plus près cette personne que le miroir te renvoie, dévisager les taches d'encre et les rides qui parsèment ce visage d'écrivain comme autant de mots en débandade, d'histoires précaires. Toutes ces facettes de l'inachevé ainsi martelées sur ta peau suggèrent des attentes repoussées, des convulsions clandestines; elles dénoncent tes petites et grandes compromissions, tes traces vers le tumulte triomphant d'une littérature flétrie par le consommable. Réinvestissement ironique de l'équivoque, accélération du rythme? La littérature, Enrique, ne peut plus t'apaiser; impossible de continuer à louvoyer plus longtemps. Le problème de l'écrivain, c'est avant tout l'écrivain, le tout est de s'y habituer, Enrique. Crier «Je vous trouve tous méprisables.» ne résout rien si on ne s'éclipse pas soi-même du mépris général. Tu ne voulais pas t'éclipser? Tu voulais les vertus du dénonciateur et celles du dénoncé... tu ne dis plus rien? Ta voix semble éteinte, Enrique, je t'entends mal, parle plus fort s'il te plaît, dit un seul mot, un seul mot que tu pourrais crier sans honte. Tu n'es pas encore prêt? Alors continuons. «Qu'est-ce qu'un rebelle?» questionne Camus issu d'un de tes tourbillons littéraires. Avec l'évidence du prix à payer, il affirme suavement: «C'est quelqu'un qui dit non.» Te rappelles-tu, Enrique, la dernière fois où tu as prononcé ce simple «non»? C'est loin, c'est vieux; tu as préféré sillonner sa silhouette littéraire, un «non» autrement fascinant mais désespérément absent de ta vie. Pour compenser, tu as recherché comme un pèlerin, en suivant la piste toujours distante de tes livres, le centre hypothétique d'un labyrinthe de la négation. Maintenant, tu sais Enrique, il te fallait seulement apprendre à regarder, à trouver un moyen de

l'atteindre. Il ne restait qu'une place possible, qu'une façon de combler ton retard : le centre était là où tu chancelles maintenant tristement. Il t'a toujours accompagné, aucun mur infranchissable ne vous séparait. Le « non » est le centre même de ce labyrinthe, il vit là où l'écrivain est présent, réel, comme explorateur, comme mage, comme poète, dans une prise de risque constamment répétée ; éloignée du risque sa source se tarit. Et comprendre l'emplacement du centre, c'est se délivrer d'un seul coup car il est précisément là où la poésie se réalise, non comme déraison ou comme une bulle évidée mais en tant que levier pour culbuter l'univers. Assurément tu peux citer Camus sans pour cela te brûler les ailes : l'appropriation volubile des écrivains intransigeants de tes romans inclut peut-être ta propre parodie mais elle n'est que pathétique, parce que, Enrique, tu butes partout sur des êtres plus exigeants que toi et qui, pour cette raison, ne te ressemblent en rien. Tu as longtemps chuchoté leurs mots, glosé sur leurs absences et leurs refus, sur leur dissolution à cause de la littérature ; tu les as écrit et décrit pour bâtir tes propres coïncidences mais surtout pour produire des livres semblables à des routes perdues. Parfois tu leur marmonnais quelques excuses, penaud de ne vouloir être congédié de la littérature comme tant d'eux le furent dans des circonstances brusques dont tu ignoreras à jamais le ressenti et la violence. Leurs refus, leurs disparitions, leurs clandestinités t'ont permis dis-tu, de proclamer dettes et admirations à leur égard sans jamais quitter de tes yeux cachés derrière l'opacité de tes sublimes lunettes, le parcours « vivant » de la littérature. Cela t'excitait, Enrique, et, bonheur de copiste, tu les traquais pour fixer ta propre écriture. Pourquoi écris-tu Enrique ? Pourquoi as-tu écrit ? Cette question t'embrouille car la vérité, c'est qu'il s'agissait de construire les conditions ordinaires d'un écrivain établi, comblé des vertus qu'il s'attribuait puisées aux racines primordiales des écrivains négatifs et des clandestins des lettres. Peut-être as-tu pensé un jour tout renier devant la soudaine cruauté du panorama littéraire dans lequel tu te noyais à ton tour, néanmoins tu es resté, paralysé devant le mot à prononcer, parce qu'était venue l'heure d'écrire une histoire de plus, de faire un livre de plus. Quelque chose

cède dans ton cerveau? Il faut continuer Enrique, poursuis! Pose ta question. Tu ne t'en tireras pas indemne, tu le sais... Alors persiste: le pire c'est l'obscurité, et cela te rend fou. Tout cela n'est pas vide comme un désert mais rappelle une erreur, une erreur qui te talonne. Un jour où tu fus trop vaniteux tu as affirmé que si tu avais voulu être poète, dans le fond tu voulais être poème. Alors poème ou poète? Enrique, la presque totalité de la littérature actuelle trahit la poésie. Les poètes survivants à l'hécatombe espèrent que la poésie se réalise, mais ils ne patientent pas englués dans une œuvre qui se contemple comme son but. Poème et poésie sont devenus quasi irréconciliables dans une littérature qui a perdu pour l'essentiel toutes traces d'un prolongement poétique. Oh! Enrique, ressaisis-toi! La vraie poésie se moque de la poésie, du poème, du poète. La poésie: une langue et une présence, des faits non esthétiques et une subversion neuve qui te sont inconnus. Les gargouillements de la représentation sont en embuscade. C'est terrible ce sourire réjoui qui est maintenant le tien comme un bannissement absolu, l'ami intime que tu exhibes dans des colloques et des conférences, penché sur ton épaule, souriant et affable, cet ami est dérisoire, vain. Est-ce cette image que tu souhaitais introduire dans tes friches de jeune auteur, la perte accélérée de soi dans un trou béant devant une littérature en crise, un monde inanimé? La liberté est-elle celle de ces Lettres contemporaines où tu es si semblable à une rock star? Walser, une fois qu'il eut compris le *truc*, a renoncé à écrire, tu te souviens Enrique? Il a refusé de devenir un littérateur prolifique, un boutiquier retors, préférant passer pour inapte et se considérer comme un gentil promeneur admirateur de paysages et des petites scènes de la vie, plus jamais un «brigand». Pour cette raison il s'est abaissé «aussi bas que les fleurs» selon l'expression poétique de Jelinek. Enrique tu n'y es pas du tout; tu es assis, replet, confit dans la représentation et roulé dans l'éphémère, ta littérature vise le confort de son propre pullulement, nourrie des souvenirs et des rencontres de ta jeunesse morte et enterrée; Walser a conquis le droit à la subversion par la seule authenticité de son renoncement à la littérature. Crois-tu qu'il n'a pas souffert

de son refus entêté, de sa radicale lucidité, de son renoncement ? Son écriture miniature décrit la bataille en cours, les méandres tourmentés de son tragique destin, son secret inaccessible. Walser a sans doute mieux habité la littérature que la vie, ce qui n'est pas ton cas Enrique ; ni l'une ni l'autre ne t'ont satisfait tu le sais. Alors Enrique, continue, ne te couvre pas le front, ouvre les yeux, entend la sentence de Jelinek : « Celui qui veut écrire ne peut pas vivre. La puissance de Walser tient à son renoncement total à toute position de pouvoir dans l'écriture. » Ne fuis pas Enrique, tu es trop turbulent dans les ruines de la littérature avec ton écriture débitée en tranches fines : tu n'étudieras pas les vautours à Jaca, ni ne finiras ta vie comme inspecteur des douanes à New York. Non, tu commentes ces choses pour les masquer de littérature, pour t'éloigner de leurs significations. Observe encore ton visage tavelé. Oui, Enrique, laisse-toi aller. Tes larmes coulent sur tes joues, quelque chose s'ébroue bruyamment non loin de toi, ta tristesse et ton chagrin peut-être, tu ne sais plus ; le poids de tout ce que tu n'avais pas prévu se reflète de tout côté, dans les salles de conférences que tu fréquentes, dans les instituts qui t'invitent, autour des journalistes que tu reçois, dans la nébulosité de tes livres. Cet écrivain inutile plongé dans le tourbillon de la représentation et de l'imposture n'a plus rien à voir avec la littérature que tu souhaitais il y maintenant mille ans, lorsque tu espérais une écriture qui amplifierait la vie, celle que tu hésiterais maintenant à offrir à l'enfant que tu fus. Tu ne connaissais pas alors *le bon vieux show sans vertu*, l'illusion, la mystification. Où que l'on soit dans ce territoire, on s'y casse la figure Enrique, plus ou moins catastrophiquement. Certes les hublots s'illuminent, les mises en scène étincellent, partout c'est l'abondance de lumière vive. Pas de littérature sans numéro de cirque, dit ton ami Echenoz. Pleure Enrique, regarde-toi ! Tu n'es pas, tu n'as jamais été poète ou poème ; tu as été une espérance qui, maintenant, donne une saveur particulière à l'échec. Enrique, la vraie vie est partout autour de toi, réagis, plonge dans son ampleur ; la maison est en feu pour tous les naufragés du monde. On est tous dans le collimateur à présent mais toi, oui toi, beaucoup plus que tous les autres

car tu t'es perdu dans des palais de culture bondés des lucioles de la *littérature de ce temps*, très loin des écrivains que tu affectionnes. Est-il possible que tu sois maintenant si loin d'eux, si perdu, si solitaire? Avec sur la route tes romans jetés comme des bouées (bons ou mauvais, il importe peu), l'amertume ne te gagne-t-elle pas devant cet irrémédiable gâchis de toi-même? Tu t'es égaré, tes récits deviennent peu à peu une prison, un masque effrayant. Tu vis seul, sans amis, ton visage est balaféré d'entailles profondes et la vie est devenue un point minuscule à l'horizon. Ton cœur s'affole plus nettement avec la littérature qu'avec l'amour ou l'amitié, tu étudies depuis trop longtemps l'éternelle frontière à franchir; tu n'es plus que celui qui écrit, tu t'observes comme une sorte de fantôme, malheureux d'y reconnaître un écrivain, unique produit de ta solitude. Oui Enrique, tu sombres, détourné de ton exigence première: le risque écrivais-tu, tout simplement le risque..., le risque a maintenant totalement disparu (Oh! l'affreuse vanité de *Paris ne finit jamais*). Enrique? Ôte ces lunettes noires, observe-toi! Tu te sentais misérable, ou est-ce que tu t'effarais soudain du grotesque de ta bosse? Les mots dérisoires d'une littérature qui n'est plus providentielle, qui ne l'a jamais été pour toi, s'éloignent, avec au bout de ta nuit, ta confusion et ton embarras d'homme devant cette drôle de défaite. Mais tu n'es pas complètement effacé, Enrique. Il est possible, oui il est vraiment possible que le silence te rachète; ta perplexité devant l'incertain au-delà de ton écriture prouve que tu es encore du côté des énigmes qui jalonnent la vie. Une approche moins littéraire et une main plus tendre auraient sans doute caressé aimablement ta bosse; elle ne se serait pas dérobée au bout du chemin de ton voyage sans retour. Tu aurais pu confier ton grand désir, parler jusqu'à une heure avancée avec celle qui n'est pas venue, sans avoir à jouer à l'écrivain alors qu'il pleuvait des cordes. Mais si les femmes s'éloignent de toi, Enrique, c'est peut-être parce que ta bosse, ta solitude, tes allusions littéraires forment un personnage trop plein de convictions tintant comme des attelages et dont le bonheur singulier réside seulement dans les mots; écrits au fil d'émotions de façade, tes livres font partie d'une bataille perdue, presque

oubliée; la vie asséchée est indifférente aux idées que tu tentes de ranimer sous un clair de lune resplendissant de fausseté. Enrique, puisque c'est de toi qu'il s'agit, rappelle-toi que tu t'es révélé un écrivain singulièrement *positif*, aux risques particulièrement mesurés, qui savait que l'expérience ou *l'événement, reste constamment un ailleurs auquel le texte ne peut donner accès que par bribes*. L'écriture est adéquate pour suggérer la douleur et le tourment de ne pas vivre plus, mais les affirmations du texte ne sont pas celles que l'on rencontre du côté de la réalité, reste la possibilité d'intégrer cette dimension dans la subversion de celle-ci. Plusieurs écrivains (sommambule comme tu es, tu les connais tous) se sont efforcés, selon leurs talents, de proposer autre chose que d'éterniser la présence littérairement lasse de personnages comme Rita Malú, schandy qui commence à se dévorer elle-même parmi tes schandys. Échouée sur une feuille de papier pliée dans ta poche, Rita Malú ne quittera jamais le sombre endroit où elle est victime de la sourdine de ton extrême solitude. Tu lui dois des excuses! Reste alors la question de l'expérience dont Rita est si dépourvue et tes capacités à ressentir le vécu avec l'intensité requise mais peut-être, pour toi, cette possibilité a-t-elle moins de magie qu'une habile formule de dissimulation quand on use du langage seulement pour obtenir un effet? Et, c'est vrai, à cet endroit-là, il n'y a pas d'issue car il n'y existe nulle volonté de partage ni recherche d'un langage commun. Bizarre que le silence soit alors la seule porte de sortie, la seule réponse censée protéger du naufrage, l'expression du détachement vital face aux grandes portes fermées de la littérature contemporaine. L'écrivain doit aussi penser à sa vie! Enrique, sors du lieu brisé de la littérature; il faut maintenant te taire, te soustraire à elle, fuir le vertige résolu des mots à travers lesquels tu as atteint le vide et retrouver ce qui te donnera sens... Une fois de plus les mots te font défaut devant le fourmillement qui s'annonce, au-devant duquel tu progresses et dans lequel, oui, tu avances dans un sublime présent, dans les flammes éperdues que tu avais oubliées, dans la fébrilité palpitante des pierres brûlantes, enfin tu vas errer, nouveau, libre et construit; dorénavant tu vas renaître avec cette technique de résistance

duement apprise qui n'a rien à voir avec la littérature : dans les plis du silence, dans la vigueur du refus, dans l'intervalle lucide de l'absence. Ici rien n'est sombre ! Oui Enrique, maintenant Vila-Matas ne pense plus à son art, il tire le rideau !

Patrick Tillard